

Le Monde

6. novembre 1998

François Tanguy ressuscite Orphée sur la lande bretonne

« Orphéon » manifeste l'espoir d'unir ceux qui chantent ensemble et celui qui émerveille les autres

A la périphérie rennaise, à la Ferme du Haut-Bois à Saint-Jacques-de-la-Lande, François Tanguy a installé Le Campement, une tente rectangulaire où il

met en scène *Orphéon*. Un lieu qui est comme un atelier de montage, où les pièces uniques provenant de ses propres recherches (textes intégraux,

musiques enregistrées) sont ajustées, soudées entre elles, par et avec les comédiens, dans un jeu avec des panneaux rectangulaires.

ORPHÉON. Mise en scène : François Tanguy. Avec Frode Björns-tad, Laurence Chable, Jean-Louis Coulloc'h, Katja Fleig, Erik Gerken, Muriel Héлары, Pierre Martin, Karine Pierre.

LE CAMPEMENT, Ferme du Haut-Bois, Saint-Jacques-de-la-Lande (Ille-et-Vilaine). Renseignements au Théâtre national de Bretagne à Rennes. Tél. : 02-99-31-12-31. 65 F à 130 F. Durée : 2 heures. A 20 h 30, jusqu'à 14 novembre.

SAINT-JACQUES-DE-LA-LANDE

De notre envoyé spécial

Coup de vent sur la périphérie rennaise où est installé Le Campement du metteur en scène François Tanguy. Pleine lune au-dessus des arbres. Et même le chuintement de la chouette, l'animal philosophal faisant une apparition dans *Orphéon*. Circulation assourdie des voitures dans la nuit, bruyants emballements d'avions à proximité. Quelques ampoules dessinent l'entrée du Campement au flanc d'une tente rectangulaire. A l'intérieur, le désordre soigneusement dosé d'un atelier artisanal. Traces de labeur, de fatigue,

d'usure. Signes d'une désaffection à la russe. Comme dans *La Bataille du Tagliamento*, l'atelier François Tanguy est d'abord un atelier de montage. Les pièces uniques (textes intégraux, musiques enregistrées) proviennent de ses propres recherches. Les comédiens les ajustent, les soudent entre elles et avec eux. Travailleurs manuels chargés d'une mission intellectuelle, sensible. Conduits à faire corps avec l'outil. Ils en tirent les signes qui leur donnent une existence presque autonome et leur permettent de recueillir, de répercuter, les échos d'un Orphée puisé dans Kafka, Shakespeare, Blanqui, Kleist, Pirandello, Leopardi, Ovide, Nietzsche et des textes grecs recueillis par Giorgio Colli.

Orphéon est une manière assez biaisée de se tenir un demi-pas en retrait d'Orphée et assez près pour ne voir que lui. Un titre (un programme ?) d'une élégance trop exacte pour n'être pas légèrement affectée, répondant à une exigence trop soutenue pour souffrir de vaines agitations. *Orphéon* manifesterait l'espoir, pour qui veut bien croire dans le théâtre, d'unir ceux qui chantent ensemble, simplement, comme à la chorale du village, et celui qui émerveille les

autres, les fige dans le beau, jusqu'à l'insupportable. Une mythologie aussi actuelle que vivante pour François Tanguy, qui a constitué le cortège de ses renaissances illustres, ses descendants, des Hamlet ou des Penthésilée.

FLOTS LYRIQUES

Le décor (mais le mot n'est guère approprié) est constitué d'une série de panneaux rectangulaires autrefois blancs. De vastes châssis sont disposés sur les parois du Campement. Le théâtre s'écrit au dos de la peinture, devant des fenêtres enfin, opaques. Les panneaux sont des costumes (comme les arbres montant à l'assaut chez Macbeth), des boucliers de combat, des paravents et des rideaux de scène. Ils font naître la profondeur de champ. Et l'image même du montage de la pièce, dans le glissement des plans, cachant et révélant les acteurs, les situations et les textes. Franchissement en douceur de frontières, jeux de chicanes. Travail d'acteur que de porter le décor, comme les corps vifs ou les corps inanimés des mannequins, avec le souci permanent de la composition dans l'espace, de la circulation des mots.

Ce théâtre passe-muraille, qui va d'un genre à l'autre, d'un sexe à l'autre, d'une classe à l'autre (celle du metteur en scène et celle du mis en scène), sous la lumière basse, bleutée, humble des néons. La plus petite lumière commune, levée haut par François Tanguy comme un triomphe. Elle parle d'elle-même. Car les objets ici donnent aussi de la langue : il serait faux de les croire inanimés.

Ils ont plein emploi dans les flots lyriques insistants d'*Orphéon*, qui conduisent une danse à se noyer dans les vagues de l'enfer, le passage du javelot d'une amazone à l'autre, et à arracher en rythme le papier qui emballa celui qui pourrait être « fils de la Terre et du ciel étoilé ». A terme, les panneaux se refermeront en un demi-cercle, comme autour des braises d'un théâtre originel. Au centre, réchauffant l'assistance : Orphéorfeu. Dans le texte. Avant le noir brutal, artificiel après ce bouillonnement, aussi dissonant que le geste de cette femme saisissant deux prises de courant fichées l'une dans l'autre et interrogeant : « To be ?... » avant de les séparer sèchement d'un « or not to be ? »

Jean-Louis Perrier